

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 OCTOBRE 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le bouquet de violettes.—Parrain et filleuls, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—L'hon. Louis-Adélaïde Senécal.—Le bal des fleurs, par Chs M. Ducharme.—La découverte de l'Amérique.—Connaissances utiles.—Usages et coutumes.—Les premiers soins.—Amusements.—Feuilletons.

GRAVURES : La Vierge Blanche.—Etats-Unis : La visite du président Cleveland à Chicago.—Portrait de l'hon. M. Senécal.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ENTRE-NOUS

N a parlé des sept plaies de l'Égypte, la France n'a qu'une plaie : le journalisme. Sans les journaux, il n'y aurait plus dans notre beau pays ni misère, ni gastrites, ni émeutes, ni affections de poitrine. Les trois premières pages d'un journal sont l'origine de tous les troubles, la quatrième page est l'origine de toutes les maladies, sans compter les cosmétiques."

"D'un côté, on fait appel aux révolutions ; de l'autre, aux toux, aux crampes d'estomac, à la calvitie, à la phthisie. Le journal empire les unes et les autres, et ne guérit pas plus les souffrances populaires que les cors aux pieds. Telle est ma manière de voir."

C'est ainsi que s'exprimait Jérôme Paturot, alors qu'il était candidat à la députation, car ce digne citoyen était avant tout un ami de l'ordre, et n'admettait pas que l'on discutât ses opinions.

Que dirait donc le héros de Louis Reyband, s'il vivait à notre époque, et surtout s'il voyait les journaux du nouveau monde, les plus parfaits en ce qui concerne les annonces de remèdes devant guérir toutes les maladies, et s'il lisait les nouvelles vraies ou fausses de tous les pays du monde et même d'ailleurs ?

Cette réflexion du bon Jérôme m'est venue à propos des racontars qui nous sont arrivés depuis quinze jours de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

\* \* Tous les événements propres à attirer l'attention publique : la triple alliance, l'affaire de Raon-sur-Plaine, les *boodlers* de Montréal, etc., ont été rejetés dans l'oubli ou l'indifférence à l'apparition d'un gros scandale de France, l'affaire Caffarel, concernant le trafic des croix de la Légion d'Honneur.

L'aventure a été singulièrement grossie par les dépêches, mais on commence à y voir clair et à réduire les choses à leur juste proportion.

Il vient d'arriver en France ce qui est déjà arrivé dans tous les pays et à toutes les époques, que quelques individus, abusant de leur position, ont vendu pour de l'argent ce qui ne doit être obtenu que par le mérite.

Autrefois les favoris, mais mieux encore les favorites, vendaient les places et les honneurs, et les vendaient très cher ; aujourd'hui, c'est meilleur marché, voilà toute la différence, mais le crime n'est pas plus excusable maintenant qu'il ne l'était jadis.

On a voulu rendre toute l'armée française solidaire de l'infamie d'un de ses généraux, c'est absurde, c'est aussi absurde que de vouloir en rendre le parti bonapartiste responsable, parce que le général Caffarel est bonapartiste, ou d'accuser tout le parti royaliste parce que le général d'Andlau, l'un des coupables, est légitimiste.

Au reste, voici l'histoire résumée :

\* \* On s'étonnait depuis quelque temps à Paris de voir nombre de personnes obtenir la croix de la Légion d'Honneur, sans avoir aucun titre à cette décoration, et l'affaire fut confiée à un agent de police.

Presqu'en même temps une dénonciation était faite par une femme du demi-monde contre une de ses amies, Mme Limousin, qui tenait une maison de jeu.

Cette Mme Limousin, racontait à ses clients qu'elle était dans les meilleurs termes avec des ministres, des sénateurs, des députés et qu'elle pouvait disposer d'emplois et de décorations, grâce à ses relations.

L'agent de la sûreté tendit un piège à Mme Limousin. Il se présenta chez elle comme étant un commerçant de Bordeaux, lui dit qu'il désirait être décoré, que du reste il avait mérité cet honneur par son travail et les services qu'il avait rendus au commerce et qu'il était disposé à dépenser une somme assez ronde, même cinquante mille francs.

Il fut présenté au général Caffarel et lui remit de l'argent sur promesse qu'il obtiendrait la croix d'honneur. Il la reçut en effet quelques jours après.

Le général fut arrêté et fit des aveux complets. Il a été chassé de l'armée, son nom a été rayé de la Légion d'Honneur et il va subir son procès devant la cour d'assises.

Il méritait d'être fusillé. Mais, au fait, c'était là une mort de soldat, il n'en est pas digne et vaut à peine la corde pour le pendre.

\* \* Mais ce n'est pas tout.

Les femmes arrêtées racontèrent que M. Wilson, le gendre de M. Grévy, président de la République, était leur complice et voici comment elles s'exprimaient :

Les quémandeurs de décorations étaient présentés par nous à M. Wilson, et nous faisons part de l'objet de notre visite. Il commençait par dire que la chose était impossible et contre la dignité du gouvernement de la République, puis il s'approchait d'une glace sur laquelle il envoyait son haleine avec force et, avec son doigt, traçait sur la surface obscurcie, les chiffres 20,000, 40,000 ou autres. Il indiquait ainsi à quel prix la croix pouvait être obtenue, et cela sans parler et sans donner d'écrits.

Comme la vapeur condensée s'épouvait quelques instants après, il ne restait aucune trace de la transaction. Quelques jours plus tard, l'applicant envoyait la somme indiquée sur le miroir, et il recevait le parchemin et l'écrin contenant la croix convoitée.

L'histoire était très ingénieuse et déjà la presse étrangère l'exploitait habilement pour attaquer la France, mais quand ces femmes furent mises en présence de M. Wilson, elles avouèrent que tout ce qu'elles avaient dit contre lui était faux et qu'elles n'avaient employé ce moyen que dans l'esérance que l'affaire serait étouffée.

\* \* Ces gaillardes-là ont un aplomb incroyable, et elles cherchèrent également à compromettre les généraux Boulanger et Thibaudin. Elles leur écrivirent plusieurs fois leur offrant leurs services pour une foule de transactions, mais elles n'essuyèrent que des refus.

Le général Boulanger, en ayant eu connaissance, dit que toute cette affaire était un coup monté par ses ennemis, mais qu'aucune de leurs attaques ne pouvaient l'atteindre.

Il avait raison, mais il s'emporta jusqu'au point de dire qu'il croyait que le général Ferron, mi-

nistre de la guerre, faisait partie du complot formé contre lui.

Là il avait tort, et ce manque de discipline méritait une punition.

On nous a télégraphié que le général Boulanger avait été relevé de son commandement, dégradé et arrêté. Tout cela est de la farce, puisqu'il a été tout simplement mis aux arrêts forcés pendant trente jours, c'est une punition disciplinaire peu grave et à laquelle personne ne ferait attention si celui qui en est l'objet n'occupait pas une aussi haute position.

Mais je tiens à faire remarquer ce fait : c'est qu'il n'est nullement compromis dans l'affaire.

Reste le général d'Andlau, sur le compte de qui il est difficile de se prononcer, quoiqu'il ait pris la fuite. Il est très âgé et ne semble pas avoir la tête bien solide.

\* \* La presse allemande n'a pas manqué de saisir cette occasion de prendre une revanche de l'affaire de Raon-sur-Plaine, et Dieu sait si la France a été malmenée.

Une partie, mais une très mince partie de la presse française, composée de journaux ultra-radicaux-communards, a presque fait chorus avec les teutons, mais leurs efforts n'ont pas réussi à atteindre l'honneur de l'armée, et, en cette occasion, Jérôme Paturot aurait eu raison de s'en prendre à la presse, comme il faisait autrefois à propos de rien.

Un journal anglais de Montréal, la *Gazette*, a dit aussi très méchamment que les généraux français étaient si peu payés, qu'ils se trouvaient dans la nécessité de se créer des ressources en dehors du service.

Les Anglais, cependant, devraient se taire tous les premiers, car nous nous appelons qu'il y a un an à peine, on a découvert à l'arsenal de Woolwick un très gros scandale.

On a eu la preuve que nombre d'officiers, y compris plusieurs généraux, étaient compromis dans des vols commis au préjudice du gouvernement dans l'armée anglaise, et l'affaire a même été si loin, qu'elle a rejilli jusque sur le duc de Cambridge, général-en-chef et cousin de Sa Majesté.

L'accusation a été portée en plein Parlement, mais elle était si grave et pouvait atteindre tant de personnages qu'on a pris toutes les mesures nécessaires pour étouffer l'affaire, et on y a réussi.

On voit donc que chacun à sa part d'ennuis et que chaque pays à ses plaies, mais avec cette différence qu'en France on veut voir clair dans ces menées ténébreuses, tandis qu'ailleurs on met l'éteignoir sur la chandelle.

\* \* Tout cela ne laisse pas que d'être très fâcheux pour nous qui nous intéressons tant à tout ce qui se passe dans la mère-patrie, et c'est pourquoi j'ai saisi avec empressement l'autre jour l'occasion qui se présentait d'aller me remettre une journée, en plein bois, au milieu de la nature sauvage, là où l'on n'entend pas parler de *boodlers* d'aucune nation.

Il s'agissait d'aller visiter le chemin de fer des Basses Laurentides, qui part à peu près de l'extrémité du chemin de fer des Piles et qui se dirige vers le Lac St Jean.

J'étais en bonne compagnie puisque je me trouvais avec de notables citoyens, membres de la chambre de commerce de Montréal et des Trois-Rivières.

A mi chemin nous rencontrâmes le premier ministre l'hon. M. Mercier, qui voulait se rendre compte par lui-même des travaux exécutés et de l'avenir de cette voie ferrée au point de vue du commerce et de l'industrie.

Je vous fais grâce du voyage.

J'étais heureux de voyager pour la première fois en pays nouveau et j'ai pu me rendre un peu compte de la somme de travail et d'énergie qu'il faut aux défricheurs pour acquérir un petit domaine et pour créer une paroisse.

La dernière station, Ste-Thècle, était il y a quelques années encore une bien pauvre localité et elle n'a même un curé que depuis cinq à six ans, M. Grenier, un homme d'une haute intelligence et qui cherche à développer les ressources de cette jeune paroisse.

Le chemin de fer va donner à toute cette ré-